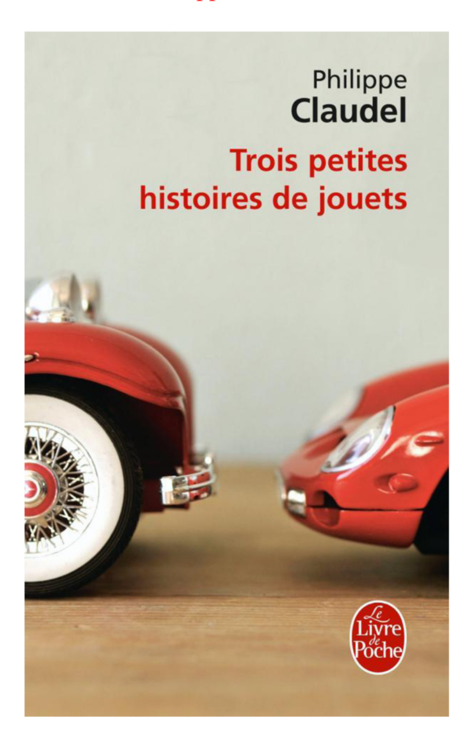
le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Trois petites histoires de jouets

Philippe Claudel



PHILIPPE CLAUDEL

Trois petites histoires de jouets

VIRGILE

Bon anniversaire, Monsieur Framottet

Le 23 juin 1906, Hyppolite Framottet s'apprêtait à fêter son anniversaire. Il avait cinquante et un ans, une femme, trois enfants dont le dernier avait douze mois, une belle-sœur, une belle-mère, une usine à vapeur qui dressait dans le ciel une cheminée énorme, 214 ouvriers, 20 contremaîtres, 3 comptables, 2 directeurs, une demeure cossue qui ressemblait à un petit château, et une fortune immense dont lui seul connaissait l'exacte étendue.

Barbu, sévère, travailleur infatigable, bedonnant, sujet à la goutte, avare, il était par ailleurs conseiller général, décoré de l'ordre du Mérite, officier de la Légion d'honneur, détenteur de la médaille de l'industrie. Bon père et bon mari, il se contentait chaque année de deux ou trois copulations ancillaires avant d'éloigner au plus vite, en lui donnant la pièce et une bonne lettre, la servante avec laquelle il avait fauté.

Il était reçu chez l'évêque, le préfet, quelques secrétaires d'État. Il en concevait une fierté de dindon. Il aspirait à la députation.

Hyppolite Framottet était un homme heureux, mais ce bonheur, il ne le montrait jamais, ne sachant d'ailleurs pas trop définir ni même nommer le sentiment de plénitude qui l'envahissait lorsqu'il compulsait les carnets de commande pleins à craquer que lui tendaient des mains respectueuses et craintives, ou quand il marchait à pas forcés dans son usine, suivi de la petite troupe des contremaîtres qui peinaient, légèrement courbés, à suivre son allure, et que partout le vrombissement des dizaines et des dizaines de tours se changeaient, dans son pauvre imaginaire, en une musique tintinnabulante, celle de la chute soyeuse de francs-or déversés comme à profusion d'une corne brandie par une jeune fille laiteuse aux seins découverts.

Hyppolite Framottet avait hérité de l'usine que son propre père avait fondée en 1871. Très vite, Framottet père se rendit compte de l'intelligence limitée de son rejeton, et plutôt que de le laisser devenir complètement idiot en somnolant sur les bancs des jésuites de Besançon, il le fit revenir au bourg et entreprit de l'initier au métier de bourgeois industriel.

Si ni Platon, ni Bossuet, ni Lamartine n'étaient jamais parvenus à éveiller le moindre intérêt dans l'esprit un peu lourd du jeune homme, le

principe de l'investissement, de la fraction du capital, des encours à terme, du report d'agios, de l'étalement des traites, et du paiement à rebours lui parurent les arcanes passionnantes d'une sorte de grand jeu pour lequel il devint assez aisément un champion.

Par ailleurs, sans avoir de génie, ni même la moindre parcelle d'invention, il sut capter le meilleur des autres, se l'accaparer, et se l'attribuer. C'est ainsi qu'il put doter l'usine paternelle de tout un tas d'améliorations tant techniques que créatives qui bien vite donnèrent à l'établissement une envergure nationale dans son domaine qui était celui du bois tourné.

À la mort de son père en 1891, Hyppolite Framottet prit seul la direction de l'usine. Il s'assit dans le grand bureau aux murs couverts de panneaux de palissandre, posa son derrière déjà imposant sur l'assise du fauteuil en cuir, le fit pivoter et donna, le cœur battant, son premier ordre de nouveau chef au secrétaire, tout en regardant face à lui le portrait barré d'un crêpe noir de feu son père.

En quelques années, l'activité de l'usine fut multipliée par cinq. On embaucha, on soustraita, on s'agrandit. Sans concurrent réel, Hyppolite Framottet devint une sorte de monarque d'un royaume de bois aux senteurs de buis et de hêtre. Toutes les pièces qui sortaient de l'usine étaient envoyées aux quatre coins de la France,

parfois même en Belgique, en Prusse, en Argentine, voire aux États-Unis d'Amérique.

Mais ce qui propulsa son entreprise dans la sphère étroite du grand capital, ce fut le virage audacieux qu'il lui fit prendre, en 1900, lorsqu'il décida, tout en continuant la fabrication d'articles traditionnels, de consacrer une partie de son parc de machines à la production de jouets. L'usine prit son envol comme une fusée. L'argent s'entassa dans les caisses. On embaucha encore et encore. Les grands magasins parisiens passaient commande chaque semaine. On avait peine à suivre. Hyppolite Framottet eut soudain le sentiment nigaud que la terre lui appartenait.

Lorsqu'il marchait dans le bourg, les hommes s'arrêtaient, enlevaient leur casquette et saluaient bien bas. Les femmes quant à elles s'arrêtaient aussi et faisaient une sorte de petite révérence. Il ne répondait ni aux uns ni aux autres. Il faisait mine de ne pas les voir, partant du principe que les ouvriers sont tous des ivrognes, et les ouvrières des débauchées, et que si lui commençait à leur rendre leur salut, il passerait ses journées à cela. Il avait bien d'autres choses à faire. Ce dédain marqué ne l'empêchait pas d'ailleurs de faire en sorte que ses employés vivent dans des conditions décentes. Et souvent il s'inquiétait de leurs logements, du sort de leurs enfants, de leur éducation, de leur alimentation, consentant souvent des avances sur les payes,

souffrant des retards sur les termes des loyers des appartements en sa possession qu'il mettait à leur disposition. Aucune philanthropie ne dictait cela, simplement le souci d'un patron qui désirait que sa main-d'œuvre fût dans la meilleure forme possible afin qu'elle lui donnât le meilleur d'elle-même. « Ce n'est pas avec un cheval à trois pattes qu'on tire bien la charrette. » Il avait pêché cette phrase il ne savait plus où et la répétait à l'envi.

Le 23 juin 1906, Hyppolite Framottet se leva à 4 heures du matin. Il déjeuna très légèrement de saucisses, de café, de fromage, de jambon, d'œufs et de brioche. Puis, après quelques ablutions, il prit dans une haute armoire de son dressing trois paquets parallélépipédiques qui étaient secrètement arrivés trois jours plus tôt, en provenance directe du *Bon goût moderne* 168, boulevard Haussmann, Paris.

Il ouvrit les paquets, en sortit leur contenu, puis s'en revêtit avec un plaisir qu'il parvint à peine à se dissimuler à soi-même. La maison dormait encore lorsqu'il descendit le grand escalier, faisant grincer le cuir de ses bottes neuves et feuler le tissu rêche de la curieuse veste qu'il venait d'endosser. Parvenu au-dehors, avec les précautions d'un conspirateur, il descendit la grande allée de gravier jusqu'au portail, puis attendit

debout, au bord de la route. Il était un peu plus de cinq heures.

Les mains gantées de phoque, le haut du crâne engoncé dans une casquette à rabats vert olive, pelucheuse, et d'une taille trop petite pour lui, les yeux disparaissant derrière d'énormes lunettes de forme hexagonale à monture d'acier doublée de caoutchouc, ce qui avait pour vertu de les rendre, selon le prospectus, *« parfaitement étanches au vent et à l'eau, quelles que soient les conditions atmosphériques, fussent-elles épouvantables ou bien polaires »*, le cou entortillé dans une étole en peau et fourrure de loutre, la poitrine opprimée par une triple jaquette à poches multiples, *« du dernier chic, modèle anglais, indispensable et fondamentalement nécessaire aux personnes de qualité voulant sans surprise s'adonner à ce nouveau sport »*, les cuisses et les jambes emballées dans un pantalon bouffant, d'un jaune criard, avec renfort en cuir de buffle aux articulations et au postérieur, les pieds et les mollets contraints par des bottes *« d'une forme révolutionnaire permettant les mouvements les plus amples comme les plus délicats »*, Hyppolite Framottet, méconnaissable, commençait à suer à grosses gouttes dans son harnachement alors que le soleil n'était pas encore levé.

Vers cinq heures et quart, passa sur la route Amédée Voreux, un braconnier qui depuis qu'il était né jouait au chat et à la souris avec le garde-

chasse et les gendarmes. Il portait sous sa blouse deux lièvres encore chauds qu'il venait de dégager de ses collets. Lorsqu'il aperçut Hyppolite Framottet, il ne le reconnut pas. Il se frotta les yeux, pensa à un moment que la gnôle qu'il avait bue à jeun lui donnait des visions et, passant près de l'industriel, il lui lança goguenard : « Où tu vas mon gars, sur la lune ? » Hyppolite Framottet ne répondit rien. Il fit volte-face, rongeant son frein. Voreux s'éloigna en rigolant comme un bossu.

Dix minutes plus tard, à l'heure convenue, une lourde voiture tirée par six chevaux et conduite par deux hommes se profila au bout de la route. Hyppolite Framottet était en nage. La sueur coulait le long de ses lunettes dont il put ainsi vérifier l'étanchéité. Les poils de loutre irritaient sa nuque. Il marinait dans ses bottes. Ses poumons, oppressés, peinaient à lui délivrer de l'air. Il vint au-devant des voituriers. Il se présenta à eux et à voix basse les invita à le suivre.

Les deux types paraissaient harassés, comme s'ils avaient fait un très long voyage. L'accoutrement d'Hyppolite Framottet ne sembla pas les intriguer. Ils se laissèrent conduire. Dans un silence total, l'industriel ouvrit grand le portail du parc : la voiture entra. Les chevaux semblaient aussi exténués que leurs maîtres. Parvenu près du perron, Framottet fit arrêter le convoi et murmura à l'oreille des deux hommes que c'était

là qu'il fallait décharger. Ils soulevèrent les bâches : apparut soudain une masse énorme, presque cubique, entourée de toiles goudronnées, sanglée de toute part. Les deux gars placèrent quatre planches, épaisses et larges à l'arrière, de façon à ce qu'elles touchent le sol. Puis ils montèrent dans la voiture et, ensemble et d'un même effort, poussèrent l'énorme colis emballé qui se mit à glisser magiquement puis à dévaler les planches pour finalement venir sur le sol et s'immobiliser en s'enfonçant un peu dans les graviers.

Hyppolite Framottet avait surveillé la manœuvre avec angoisse et jubilation. Tout entier à son observation, il ne faisait même plus attention aux flots de sueur dans lesquels il mijotait et qui le faisaient de plus en plus ressembler à une grosse marinade.

« On déballe tout ? demanda le plus grand des gars qui avait une tête triste et beige.

– Je m'en chargerai ! » coupa Framottet qui commençait à concevoir un sentiment de possession et de jalousie à l'égard de l'objet qu'on venait de lui livrer.

« On vous montre pas comment ça marche ? hasarda l'autre convoyeur.

– Je ne suis pas idiot ! » trancha Framottet avec dédain.

Le gars haussa les épaules avec résignation.

« Faites attention quand même, c'est capricieux ces choses-là… »

Le convoyeur à tête triste avait dit cela en reprenant les rênes du cheval de tête. L'autre ajouta :

« Il y a un mode d'emploi à l'intérieur, on ne sait jamais, ça pourrait vous servir…

– C'est cela ! c'est cela ! » jeta Framottet avec irritation, se demandant quand ces deux corniauds le laisseraient enfin seul avec ce qu'il avait attendu depuis des mois, et qui désormais était là, chez lui, pour lui seul.

Les deux gars attendirent un pourboire qui ne vint pas. Puis, de guerre lasse, ils s'épongèrent le front, marmonnèrent un au revoir, remontèrent dans leur voiture et, lentement, s'en allèrent.

Hyppolite Framottet trépignait comme un enfant. Il attendit que la voiture et les convoyeurs aient disparu pour, avec respect et délicatesse, presque avec dévotion, détacher la première sangle, puis la deuxième, puis la troisième, puis toutes les sangles, le cœur battant, et d'un geste ample autant que théâtral arracher l'immense bâche qui s'envola dans le ciel comme un épervier pour retomber au sol dans un bruit de froissement. Alors, découvrant pour la première fois dans la lumière rasante du matin de cette belle journée d'été ce qu'il n'avait vu jusqu'à présent que sur catalogue, Hyppolite Framottet fut secoué d'un tremblement nerveux. Il sentit sa